

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE, ANDRÉ BAILLON

ET LA REVUE BRUXELLOISE LE THYRSE

Dans *Par fil spécial. Carnet d'un secrétaire de rédaction* (Paris, Rieder, 1924), André Baillon (Anvers, 1875 – Saint-Germain-en-Laye, 1932) évoque ironiquement son expérience de secrétaire de nuit adjoint, puis de secrétaire de rédaction au journal bruxellois *La Dernière Heure*, dans lequel, de 1906 à 1907, puis de 1910 à 1914, il publie de nombreux textes.

Grâce à l'excellente *Bibliographie de et sur André Baillon* qui vient de paraître¹, tous ses articles nous sont remis en mémoire. Ainsi nous rappelle-t-on qu'après un article sur François Coppée dans la revue bruxelloise *La Libre Critique* en 1898, Baillon fait ses premières armes d'écriture dans une autre revue bruxelloise, *Le Thyrses*, de 1899 à 1903, en y publiant vingt-et-un articles. Le septième est consacré au *Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau (Paris, Fasquelle, 1900)². « [C]es premiers écrits d'un style recherché et emphatique montrent à la fois l'influence du groupe de Zola et celle des symbolistes (Villiers de l'Isle-Adam, M. Rollinat, J. Péladan)³. » *Le Thyrses* publie encore trois articles de l'écrivain belge après sa mort.

Le Thyrses est fondé par Léopold Rosy (1877-1968), fonctionnaire au gouvernement provincial du Brabant, « en mai 1899, en compagnie de Charles Viane, de Julien Roman, de Pol Stiévenart et d'Émile Lejeune, [qui] dirigea cette "revue d'art et de littérature" de 1903 à 1905, puis de 1908 à 1962 avec une autorité que personne ne contestait et une efficacité que tout le monde admirait⁴ ».

« [L]a revue ne s'écarta jamais de son programme initial : être ouverte à toutes les tendances et à tous les talents, défendre farouchement la liberté d'expression, mettre en évidence l'originalité des lettres belges, couvrir avec objectivité tous les domaines où fleurit l'art et souffle l'esprit. Elle donna l'hospitalité aux débutants comme aux chevronnés, réservant le même accueil à André Baillon et à Camille Lemonnier, à Franz Hellens et à Hubert Krains, à Odilon-Jean Périer et à Émile Verhaeren. Cette belle aventure dura près de soixante-dix ans ; comme il fallait le craindre, elle se termina peu après que Rosy, passé à l'Orient éternel, eut cessé de l'inspirer⁵. »

André Baillon n'est d'ailleurs pas étranger à la fondation du *Thyrses*. Outre les signatures des fondateurs de la revue, Rosy, Viane, Roman, Stiévenart et Lejeune, on trouve aussi, sous le contrat du 3 mai 1900 « avec l'imprimeur Nicolas De Konink, rue du Fort, 16 à St-Gilles-Bruxelles, contrat souscrit, afin de préserver l'avenir, pour une période d'un an », les signatures de Gaston-Denys Périer, de Léon Wéry et d'André Baillon⁶. Lorsqu'« [e]n 1903, une brouille secoue la rédaction du *Thyrses* [...] [l]e groupe se scinde en deux partis. Baillon ne se range [pas] d'un côté ni de l'autre : il se retire de la vie littéraire pendant dix ans. L'aventure du *Thyrses*, qui coïncide avec la période de sa vie de bohème, lui laisse une poignée d'amis avec qui il entretiendra des rapports étroits pendant au moins une décennie : Pol Stiévenart, Gaston-Denys Périer et le "mage" Maurice Boué, qui a vécu un certain temps à Paris où il faisait partie de l'entourage d[u] Sâr Péladan⁷. »

En 1924, Baillon écrit un article enthousiaste sur la revue et son directeur, dans un collectif consacré à *25 ans de littérature et d'art en Belgique*⁸. Et ce n'est que dans les années vingt qu'il publie coup sur coup ses livres, d'abord à Bruxelles, puis à Paris : *Moi quelque part* (Bruxelles, Éditions de la Soupente, 1920), *Histoire d'une Marie* (Paris, Rieder, 1921), *En sabots* (*ibidem*, 1922), *Zonzon pépette, fille de Londres* (Paris, Ferenczi, 1923), *Un homme si simple* (Paris, Rieder, 1925), etc.⁹ Il « fait de sa biographie la matière de son œuvre : confession véhémement qui a toujours la pudeur de la parodie et se retranche derrière les arabesques d'un humour grinçant¹⁰ ».

L'article d'André Baillon ouvre donc le numéro du 1^{er} septembre 1900 du *Thyrses*¹¹. Il est à ajouter à la liste impressionnante des recensions du *Journal d'une femme de chambre* déjà établie par Pierre Michel¹².

Pour la petite histoire, relevons que ce texte est suivi dans la revue par l'édition de poèmes d'Édouard Bernaert (1874-1945), publiés d'ailleurs en plusieurs livraisons¹³. Ce poète louvaniste donne ainsi en pâture quelques-uns des poèmes qu'il a édités plus d'un an auparavant en un

volume dédié à Léon Bloy¹⁴. Après avoir envoyé des lettres enthousiastes au grand écrivain catholique, alors en Danemark, et lui avoir fait miroiter un refuge en Belgique, c'est lui-même, avec sa femme, son enfant et son chat, qui rejoint Bloy en terre protestante. Comme on peut s'y attendre, les deux hommes se brouillent assez vite. Bloy laisse un portrait féroce de son ancien ami dans un de ses célèbres lieux communs, *Je ne suis pas un domestique ou Quand on nourrit*¹⁵.

Émile VAN BALBERGHE

ANDRÉ BAILLON

LE DERNIER LIVRE D'OCTAVE MIRBEAU

Un livre d'ironie terrible, un très beau livre ; on n'y voit point des femmes pâles et penchées, comme des lys malades, appelant, en phrases langoureusement contournées, *Celui qui doit venir*, ou clamant en non moins élégante littérature l'absence de *Celui qui ne viendra plus*.

Le Journal d'une Femme de chambre. Ce n'est point l'analyse – exquise et certes combien délectable en la tiédeur d'un boudoir – de ces âmes bruissantes de soie, capitonnées de délicatesse, mécaniques intéressantes et compliquées dont le pendule règle chaque oscillation suivant de lentes et très raffinées réflexions.

Octave Mirbeau, poète de la douleur, pense qu'il est d'autres douleurs que celles-là ; en dehors du rayon visuel auquel s'accoutuma le monocle myope des psychologues mondains, d'autres personnes pleurent et souffrent, d'autres chairs sont tenaillées sur le grabat à piques de plus réelles tortures et d'âpres gémonies ; et vers elles les cœurs généreux – je veux dire *désintéressés* – plus volontiers se penchent.

Mirbeau est de ceux-là.

Après la vision hallucinante et rouge du *Jardin des Supplices*, il nous mène dans cet autre Jardin d'horreur qu'est maint intérieur bourgeois. À travers les nauséux parterres fleuris de vices et des pivoinés de la souffrance, un nouveau *cicerone* nous guide. Une soubrette, accorte ma foi, très agréable sous son tablier blanc et son petit bonnet à dentelles, remplace la Sara du *Jardin des Supplices*, la Sara, grande dame, buveuse d'éther, quémandeuse de stupres et de luxures, parmi les hurlements équivoques de ceux qui meurent.

Le spectacle ne sera pas propre : il y aura de la peste et de la corruption. Avant de nous introduire dans la géhenne notre guide nous prévient : « *J'avertis charitablement les personnes qui me liront, que mon intention, en écrivant ce journal, est de n'employer aucune réticence, pas plus vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis des autres. J'entends y mettre au contraire toute la franchise qui est en moi, et quand il le faudra toute la brutalité qui est dans la vie. Ce n'est pas de ma faute si les âmes dont on arrache les voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture.* »

C'est un défilé baroque et tragique de maîtres vicieux, gâteux et maniaques, de femmes avares, méchantes, tracassières, pantins arrachés à l'alcôve et jetés ridiculement nus devant nous, fouettés par l'ironie de l'esclave qui se venge ; on s'indigne aux débats honteux, aux dialogues épouvantables entre la servante qui s'offre et la bourgeoise qui se renseigne, dans les arrières-boutiques [*sic*] de ces agences où l'on ne sait trop ce que l'on place, de la chair à corvée ou de la chair à luxure ; on y voit les mœurs de ces « Maisons de Refuge » où les pauvresses achèvent de se corrompre, travaillent toute une journée pour payer un séjour qu'elles paient déjà de leurs économies. Tout d'y dévoile de ce que cèle l'hypocrisie d'une façade, les histoires de boudoirs et d'offices, la lésinerie des maîtres, la canaillerie de la valetaille haineuse, plus nourrie d'insultes et de reproches que de pain.

Nous sommes loin des soubrettes et des Scapin de Molière, fourbes et faux, mais en sommes [*sic*] dévoués à leurs maîtres ; plus loin encore des servantes légendaires, bonnes vieilles venues toutes jeunes dans la maison, familières autant que les meubles et pleurées à leur mort. Tout cela est changé. Il est vrai que ce sont les maîtres qui peut-être ont changé les premiers.

Sous sa forme vengeresse, ce livre me paraît un formidable appel à la Pitié pour les malheureux qui nous servent. C'en est comme l'essence et la morale latente. Il semble même que, pour les aveugles volontaires, incapables de dégager la conclusion bonne d'une œuvre, l'auteur ait voulu indiquer explicitement.

Un jour, raconte l'héroïne, au cours de ses pérégrinations de place en place, elle rencontra une personne qui lui parla doucement, qui ne la considéra point « *comme un être en dehors des autres et en marge de la vie, comme quelque chose d'intermédiaire entre un chien et un perroquet.* » Et voilà qu'« *elle sentit revivre en elle une âme d'enfant...* », toutes ses rancunes et toutes ses haines furent oubliées devant ce miracle de bonté. Suivent quelques pages très pures et très bonnes, une vie de dévouement qu'un amour idyllique vient illuminer de son charme.

Le roman ne s'arrête pas sur ce retour à la vertu triomphante. Ayant quitté ce poste, la malheureuse retombe dans la haine et la révolte... dans la vie. C'est pourquoi plusieurs jugeront cette œuvre immorale, et ne permettront pas à leurs filles – futures ménagères – d'y apprendre que le domestique est un être comme nous, digne d'égards et même de respect.

Dans un article publié ici-même, à propos de la *Clairière*, notre ami Rosy développa magistralement ses idées au sujet de l'opportunité de l'Art dans les problèmes sociaux¹⁶. Je ne reviendrai pas là-dessus et n'ajouterai qu'une chose, c'est que l'Art est tellement grand qu'on ne saurait le limiter dans une définition. Les philosophes y échouèrent : la diversité de leurs théories me semble une Babel où l'on ne s'entend plus. L'Art a des phases différentes comme l'évolution du soleil ; les uns préfèrent les couleurs éclatantes du midi ; les autres la lueur malade de l'hiver par un champ de neige à l'infini ; d'autres les nuances indécises et tendres d'un crépuscule ou d'une aurore : tous ont raison : c'est toujours beau ; c'est toujours le Soleil et la Lumière. Tel l'Art, un et divers dans son extériorisation.

Le livre de Mirbeau, par son observation, par son intensité d'expression, par la noble pensée de compassion qui l'inspira, me paraît dans ce sens une œuvre d'Art, très noble et très pure, comme ces cieux d'été, effrayants de ténèbres où s'amoncelle sous un soleil tragique, le bronze épouvantable des nuages gros de Menaces et de Vengeances.

Émile VAN BALBERGHE

Notes

¹ Frans Denissen, Maria Chiara Gnocchi et Eric Loobuyck, *Bibliographie de et sur André Baillon. 1898-2004*, Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, coll. « Series bibliographica », n° 6, 2005.

² *Idem*, p. 20, n° 50.

³ *André Baillon. 1875-1932*. [Catalogue d'exposition.] Bruxelles, Bibliothèque royale, 1957, p. 5.

⁴ Paul Delsemme, *Les Écrivains francs-maçons de Belgique*. Préface de Raymond Trousson. Bruxelles, Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, 2004, pp. 233-234. La revue paraît encore de façon irrégulière jusqu'en juin 1969. Cf. Paul Aron et Pierre-Yves Soucy, *Les Revues littéraires belges de langue française de 1830 à nos jours*. Édition revue, corrigée et augmentée par les auteurs (avec la collaboration de Didier Hissette et Nadine Vanleemputten). Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 1998, p. 186, n° 1006. Une table de la revue a été publiée pour les années 1899 à 1949 : *Table générale des matières contenues dans Le Thyrses de 1899 à 1949*. Bruxelles, Le Thyrses, « Collection de la revue de littérature et d'art », 1949. Pour les années suivantes, il existe une table, malheureusement restée à l'état de tapuscrit, rédigée par René Fayt.

⁵ Paul Delsemme, *op. cit.*, p. 234.

⁶ Louis Wennekers, « Léopold Rosy et *Le Thyrses*. Petite histoire d'une revue et de son admirateur », dans *Le Thyrses*, numéro hors série, 1965, p. 13.

⁷ Frans Denissen, *André Baillon. Le gigolo d'« Irma idéal »*. Traduit du néerlandais par Charles Franken. Bruxelles, Labor, coll. « Archives du futur », 2001, p. 100. Sur Baillon et *Le Thyrses*, voir pp. 93 et suiv.

⁸ André Baillon, « Léopold Rosy ou Vingt-cinq années d'une revue », dans *25 ans de littérature et d'art en Belgique. 1899-1924*. Bruxelles, Le Thyrses, « Collection de la revue », 1924, pp. 119-120.

⁹ Voir la liste publiée dans la bibliographie citée à la première note (pp. 15 et suiv.).

¹⁰ *Alphabet des lettres belges de langue française*. Bruxelles, Association pour la Promotion des Lettres belges de Langue française, 1982, p. 208b.

¹¹ André Baillon, « Le Dernier Livre d'Octave Mirbeau », dans *Le Thyrses*, 2^e année, t. 2, n° 2, 1^{er} septembre 1900, pp. 73a-74a. Exemplaires consultés : Bruxelles, Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, P.020298 et Ar-

chives et Musée de la Littérature (Bibliothèque royale de Belgique), MLR 00312. Ce dernier exemplaire est celui de Léopold Rosy, corrigé souvent de sa main.

¹² Octave Mirbeau, *Œuvre romanesque*. Édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel. T. 2. Paris, Buchet-Chastel ; Angers, Société Octave Mirbeau, 2001, pp. 373-376.

¹³ Édouard Bernaert, « Le Chemin de Croix du riche », dans *Le Thyrsse*, 2^e année, t. 2, n° 8, 15 août 1900, p. 67a-b ; n° 9, 1^{er} septembre 1900, pp. 74b-75b ; n° 10, 15 septembre 1900, p. 86a-b, et n° 11, 1^{er} octobre 1900, p. 93a-b.

¹⁴ Édouard Bernaert, *Chemin de Croix du riche*. Paris, Édition du Stylite (Louvain, Impr. des trois Rois, D^r A. Uystpruyst), 1898. L'ouvrage est annoncé au début de l'année 1899 dans la *Bibliographie de Belgique* (25^e année, n° 1-2, 15-30 janvier 1899, p. 24, n° 159).

¹⁵ 67^e texte de la 1^{re} série de l'*Exégèse des lieux communs* (Paris, Mercure de France, 1902). Sur les relations Bloy-Bernaert, voir nos articles « “Vos souvenirs du Congo vous hallucinent.” La querelle entre Léon Bloy et Edmond Picard (1901) », dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 47, n° 155, 2001, pp. 87-120 (pp. 90-92), et « “Ô les nobles et les braves cœurs belges !” Léon Bloy, Max Elskamp, Edmond de Bruijn et *Le Spectateur catholique* (1897-1900) », dans la même revue, t. 49, n° 159, 2003, pp. 80-166 (p. 115, n. 93).

¹⁶ Léopold Rosy, « *La Clairière* », dans *Le Thyrsse*, 2^e année, t. 2, n° 5, 1^{er} juillet 1900, pp. 41a-43b. À propos de *La Clairière*, comédie en cinq actes de Maurice Donnay et Lucien Descaves, représentée pour la première fois par le Théâtre Antoine le 6 avril 1900 (Paris, Éditions de La Revue blanche, 1900), Léopold Rosy déclare entre autres : « *Je sais parfaitement que certains esthètes soutiennent, avec un semblant de raison, qu'aucune compromission ne peut être permise entre l'Art et les problèmes sociaux qui passionnent les masses, que c'est, en quelque sorte, le prostituer que de l'employer au service d'une cause qui tient au cœur du vulgaire, que c'est sacrilègement [sic !] le ravalier à un rôle inférieur que de le mettre à la portée de la foule. [...] Les masses sont insensibles à toute sensation artistique ! C'est vite affirmé ! [...] Si les multitudes se désintéressent de l'Art et le bafouent, c'est que les producteurs, trop conscients de leur supériorité, cherchent par tous les moyens à mettre les créations de leur esprit à un inabordable niveau. Ils tiennent la dragée trop haute. Cette fin de siècle est typique à cet égard. Les œuvres soi-disant artistiques ne procèdent que d'un art ampoulé, frelaté, d'une recherche qui frise l'obscurité, la grandiloquence, la démence même.* » (pp. 42b et 43a.).